

Chapitre 9 : De la tauromachie et autres jeux de cirque

(Nîmes, Dimanche 4 novembre)

Nîmes : la Genève cévenole dévoyée par les jeux de cirque

De BB et ses *bébêtes* aux vilains *tauromachos* – fussent-ils des Hemingway ou des Picasso

Schismes et hérésies du Midi : des désirs d'indépendance, tout simplement

"La sale petite vie de Céline", selon Ernest Jünger

Régis Debray et la Mitterrandie : un cas d'école

Gloire littéraire ou pas : nul ne devrait échapper à la justice des Hommes

Autisme littéraire parisien et culture francophone

Les cerises de Valence (France) et celles de Bellefontaine (Kabylie)

Le petit déjeuner liquidé et les bagages bouclés, les Advus dans leur camionnette et moi avec Aziza dans la *Kangoo*, nous prîmes la route de Nîmes vers huit heures.

Encore plus que d'habitude – morte-saison oblige – nous bénéficiâmes de la quiétude du dimanche matin. Nous parquâmes à l'aise près de la Maison Carrée et déambulâmes le nez en l'air, mais sur nos gardes quand même, car les rares voitures ne roulaient que plus vite, au point que l'on avait l'impression (mais était-ce seulement une impression ?) qu'elles n'auraient aucun remords à écraser le piéton, fût-il dans ses clous, comme on dit.

Nous aboutîmes bientôt aux Arènes et décidâmes d'y prendre un peu de repos au soleil. En effet, Phébus était relativement gaillard pour un mois de novembre et réchauffa mes vieux os comme la pierre des gradins sur lesquels nous nous étions assis.

C'est Nivea qui ouvrit le discours de circonstance :

— À deux mille ans de distance, la popularité actuelle de la tauromachie démontre que les mentalités profondes n'ont pas vraiment changé !

— Cette popularité n'est pas d'origine si populaire que ça, fis-je remarquer. N'oublions pas que de sordides intérêts ainsi que le battage médiatique de quelques cultureux de haut vol a grandement participé à la promotion de cet ignoble spectacle, indigne de ce qui fut la Genève cévenole ! m'exclamai-je, avec le mépris qui convient vis-à-vis des thuriféraires de ce soit-disant sport.

— Des noms, des noms ! exigea Luc.

— Je citerais Hemingway pour les écrivains, Picasso pour les artistes, et bien d'autres foutriquets tels que Jean Cau ou Francis Marmande¹... Ce dernier continuant à déshonorer *Le Monde* au nom d'une pseudo-esthétique de ce soi-disant sport, qui n'est que tortures et meurtre.

— S'y avait qu'il lui à tomater dans *L'Monde* – répliqua l'ami, sans doute inspiré par les célèbres légumes marmandais –, ça s'rait simple² !

— De quel "monde" parlez-vous ? s'enquit Aziza, qui sommeillait un peu, douceur solaire aidant.

— De celui en papier, souris-je ; mais celui en dur est encore plus critiquable, bien entendu.

— On ne peut quand même pas traiter Hemingway et Picasso aussi sommairement, tempéra Nivea. Leur vie et leurs œuvres témoignent assez de leur humanisme.

— Sans doute, mais cela ne les dédouane nullement vis-à-vis de l'opprobre que doit inspirer leur faiblesse pour ce spectacle ignominieux. La compassion que l'on éprouve envers son semblable, n'excuse absolument pas la cruauté envers l'animal... Le génie ne doit pas automatiquement exonérer des fautes contre l'éthique.

— Les *afficionados* considèrent que ce combat est non seulement esthétique mais loyal, étant donné les risques que prend le matador, expliqua-t-elle... Mais je ne tiens pas à jouer à l'avocat du diable.

1 Respectivement l'écrivain ex-secrétaire de Sartre et le chroniqueur du journal *Le Monde*.

2 Luc pense probablement à des affaires douteuses concernant ce journal et qui ne seront étalées au grand jour que début 2003 dans *La face cachée du Monde* de P. Péan et Ph. Cohen.

— Je crois qu'il y a, dans la tauromachie, un aspect exhibitionniste auquel les artistes succombent plus facilement que le commun des mortels, supputa Aziza.

— Très juste, fit Luc. Parc'qu'd'Hemingway à Picasso, on fait pas mieux comme exhibitionnistes.

— Pour ce qui concerne l'équité du combat, je maintiens qu'il s'agit d'un sophisme grossier, d'autant que c'est par la torture que l'on rend l'animal furieux. Il n'y a pas besoin du *principe spéculaire* pour comprendre l'ignominie de la chose, et c'est pour cela que la tauromachie est encore plus condamnable que la chasse gratuite ou le saignement rituel judéo-islamique.

— En somme, question protection des bêtes, seule BB sauv'rait l'honneur ? rigola Luc.

— Je ne connais, et encore vaguement, que l'actrice des années 60, répondis-je. Et vous, Nivea ?

— Sur le chapitre des animaux, oui, je suis d'accord avec Lucien, acquiesça cette dernière. Sur celui de ses opinions socio-politiques, je suis tout à fait réservée, car son discours comporte une forte tonalité *facho*.

— C'est du lepénisme, estima Luc. Mais énoncé dans un langage d'corps d'garde ; qui doit faire horreur à notre homme politique, dont l'ramage s'veut plus académique que nature.

— Moi, ce qui me frappe – déclara Aziza –, c'est que, quelle que soit la religion, on retrouve des pratiques semblables, à de grandes distances, aussi bien dans l'espace que dans le temps...

— Ce sont effectivement ces constantes que les Cosmons ont remarquées, et qui leur permettent d'en déduire des prédictions crédibles, statuai-je.

— Ils ont donc noté que les sports populaires sont comparables aux jeux du cirque de l'Antiquité ?

— Naturellement ; et ils sont d'accord avec moi pour relever la grande similitude sociologique entre notre ici-bas contemporain et le Bas-Empire. Le présent clôturerait le cycle civilisationnel de la modernité occidentale, tout comme la chute du dit Empire a terminé le cycle du miracle hellène.

— Et quel type de totalitarisme supplantera l'ultra-libéralisme consumériste actuel ?

— À vrai dire, nous y sommes déjà dans cette ambiance : la loi de l'argent ne règne-t-elle en maîtresse absolue sur la planète entière, malgré les imprécations impuissantes d'une minorité d'altermondialistes ?

À l'instant même, un battement de cloche unique retentit. Il était treize heures et cela nous décida à nous lever et partir à la recherche d'un restaurant, selon la bonne devise épicurienne *carpe diem*...

Quelques minutes plus tard nous voilà attablés et affairés à choisir le menu.

Nous étions dans un coin isolé du salon – le tiers duquel était occupé par un repas de (grande) famille, tout à fait bruyant, comme il se doit. Cela nous permit de parler franchement de tous sujets sans risquer d'être entendus par des oreilles indiscretes.

Au cours de la manducation, je résumai l'histoire de la ville que mes hôtes connaissaient mal. Arrivé à ce qu'on appelle les Temps Modernes, je ne trouvai rien à dire de plus que ce dont avions causé à l'occasion de la guerre des Camisards... Alors c'est Aziza qui relança la conversation :

— Comment expliquer que les rebellions les plus graves pour l'unité de l'ancienne France se soient développées au sud du Massif Central ?

— Effectivement, comme je l'ai déjà fait remarquer, c'est entre Gascogne et Rhône que trône capétien et autel romain ont été le plus menacés... car les hérésies cathare puis protestante étaient d'abord l'expression d'un rejet de la domination franco-papiste venant du nord.

— Certainement, mais pourquoi ici plutôt qu'en Poitou, en Provence ou ailleurs, hors de la Francie ?

— J'y vois la rémanence d'une ouverture d'esprit, par rapport au totalitarisme romain, apportée peut-être par l'arianisme des Wisigoths, ou même l'islam des Sarrasins – renforcée sans doute par une opposition naturelle à l'hégémonie franque, qui, elle, sous la conduite de Clovis, avait embrassé le catholicisme... Il ne faut jamais oublier qu'à ces époques, les luttes de pouvoir se traduisaient souvent par des conflits religieux... Les hérésies anti-papistes exprimaient en fait l'aspiration à l'autonomie du sud vis-à-vis du nord, de la même façon que le fondamentalisme musulman contemporain exprime l'opposition à la suprématie de l'Occident... C'est une caractéristique bien humaine que de sublimer des besoins ou des souhaits terre-à-terre à l'aide d'arguments idéologiques.

— Le catharisme et le protestantisme n'utilisaient-ils pas de méthodes aussi barbares que celles des catholiques ? questionna Aziza.

— Il y a eu des crimes cathares et huguenots, c'est vrai ; mais ils ont été sans commune mesure avec ceux des papistes... Concernant l'alliance du sabre et du goupillon, on ne rappelle jamais assez que ce sont les Francs qui ont offert un État au pape et que ce pouvoir séculier a été contesté en Italie même et cela de plus en plus, au fur et à mesure que grandissait la richesse et l'autonomie des villes... C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre le fameux et énigmatique vers de Dante : « *Pape satàn, pape satàn, aleppe !* »³

— Êtes-vous sûr que l'Alighieri avait en mémoire la croisade des Albigeois en écrivant la Divine Comédie, un siècle après les faits ? me demanda Nivea.

— Le contraire serait étonnant, pour un homme aussi ouvert sur le monde que lui. D'autant que le catharisme s'est manifesté également en Italie du Nord, même si ce fut d'une manière beaucoup plus souterraine qu'en Occitanie.

— En tout cas votre thèse concernant le vers en question est originale et plausible, me flatta Nivea. J'ai hâte de voir la réaction des "dantologues". Malheureusement ce n'est pas pour demain, car je n'ai toujours pas trouvé d'éditeur pour notre bouquin.

— *Editori, ingannatori !*⁴ s'écria Luc, sarcastique.

— Bah ! fis-je. Il ne faut pas prendre les éditeurs pour plus qu'ils ne sont, c'est-à-dire aussi partiaux, ladres et faillibles que la moyenne des Humains. D'ailleurs vous avez sans doute entendu parler comme moi des innombrables aveuglements qui ponctuent l'histoire de l'édition... Pour ne prendre qu'un exemple dans le domaine italien, que vous connaissez bien, la première édition de *Si c'est un homme* de Primo Levi est restée des années durant oubliée dans un coin, bien que l'éditeur, Feltrinelli je crois, ait été un fervent antifasciste...

— Non, me corrigea Nivea, c'était Einaudi. Le nom de l'éditeur Feltrinelli a été médiatisé en France par les aventures de son fils, qui avait suivi Régis Debray chez Castro, puis, de retour en Italie, s'est tué en y pratiquant du sabotage soi-disant révolutionnaire... Oh, à propos de Debray justement, j'ai apporté ses mémoires⁵, pour ne pas oublier d'en parler avant qu'on se quitte ! s'exclama-t-elle, en tirant le dit pavé, truffé de signets, hors de son grand sac à main.

— Qui l'a lu ? s'enquit-elle.

— Moi j'l'ai parcouru, avoua Luc, alors qu'Aziza et ma pomme secouions la tête.

— Je voudrais d'abord y relever un témoignage sur Céline, qui va vous faire plaisir, Julien, sourit-elle en feuilletant le bouquin. Ah, voilà, c'est à la page 100 : « Dans son journal de guerre, Ernst Jünger, voyant Céline, au printemps 44, assiéger l'ambassade d'Allemagne à Paris pour décrocher papiers et sauf-conduits, observe qu'il est "curieux de voir comme des êtres capables d'exiger de sang froid la tête de millions d'hommes s'inquiètent de leur sale petite vie". »

— C'est bien envoyé... J'en suis effectivement tout aise car Céline est devenu, dans le petit monde littéraire parisien, un monstre sacré presque aussi intouchable que Sartre.

— Comment expliques-tu ça ? me questionna Luc.

— La sur-valorisation de la gloire littéraire vis-à-vis des fautes et autres bassesses morales est une de ces exceptions françaises les plus contestables. Car, autant l'antisémitisme primaire au bistrot du coin a été sans impact ou même contre-productif, autant celui d'un écrivain à succès, comme l'était notre soi-disant brave médecin de banlieue⁶, a pesé lourd, hélas, dans l'opinion publique du temps de l'Occupation. Sans Céline, les nazis auraient-ils trouvé tant de zèle collaborationniste chez les Français pour leur chasse aux Juifs ? Un demi-siècle après, j'estime toujours que la clémence des juges, lors du second procès, est un pur et simple déni de justice vis-à-vis des victimes de la *Shoah*.

— C'est pas un peu pareil pour Sartre, qu'la myopie vis-à-vis d'la vraie nature du communisme

3 Interprétation littérale, reportée dans le *LPC*.

4 Éditeurs, trompeurs, menteurs !

5 *Loués soient nos seigneurs*, NRF, Editions Gallimard, Paris 1996.

6 Aux dernières nouvelles il n'aurait pas été aussi désintéressé qu'on l'a dit...

soviétique a certainement pas aidé les victimes du Goulag ?

— Tout à fait, mais à un degré bien moindre, évidemment. D'abord parce que notre gloire nationale a tout de même condamné Budapest en 56 et volé au secours des *boat-people* vietnamiens en 79 ; ensuite parce qu'on ne peut pas comparer la Shoah au Goulag : ce sont deux crimes contre l'Humanité, d'accord, mais de nature fort différente. Les staliniens n'ont jamais organisé des assassinats de masse...

— Sauf celui des officiers polonais à Katyn en 1940 – rétorqua Nivea.

— Juste, cependant, si ce massacre est bien un abominable crime de guerre, on peut encore moins que le *goulag*, le comparer à la *Shoah*. Non, celui que j'estime être le "salaud" en second – pour employer un terme sartrien – de la république des lettres, c'est le divin marquis de Sade...

— J'suis d'accord avec Jul : j'ne vois pas en quoi un écrivain ou un artiste exprimant une opinion condamnable par la morale s'rait moins fautif qu'le citoyen lambda. J'dirais même qu'un citoyen est d'autant plus coupable qu'sa fonction dans la société est plus élevée.

— Le problème est que l'écrivain et l'artiste sont bien obligés de représenter la réalité des gens et des choses, qu'elles soient morales ou pas, objecta Nivea.

— Certes ! Mais non de faire de la propagande ou du prosélytisme pour le mal – le mal légalement condamnable bien sûr, la rédemption de l'autre étant laissée à la DiPro.

Un muet consensus s'étant établi, on se désaltéra et décontracta les méninges...

Pas pour longtemps, car Nivea n'en avait pas terminé avec son Debray :

— Il y a encore d'autres belles et bonnes choses dans ce bouquin, reprit-elle. Par exemple, page 337, une autocritique intéressante, bien qu'ampoulée, sur les années mitterrandiennes de l'auteur. Je vous lis : « Et nous, les hussards, les grognards rameutés pour une campagne d'Italie, nous l'avons aimé – d'autant plus qu'il ne nous aimait pas. Nous avons suivi en piaffant d'impatience ce Koutouzov halluciné en Bonaparte, parce qu'il nous promettait les plaines magnifiques, et que nous passerions les Alpes derrière lui pour rejoindre Fabrice à Milan, et tomber les duchesses à Parme. Nous lui donnâmes notre foi, à lui qui en avait peu... » – termina-t-elle.

— À ce propos, je suis abasourdi par une telle naïveté politique de la part d'un jeune homme de sa culture, commentai-je... J'ajouterais que la France l'a échappé belle, si notre sphinx national avait eu la velléité d'instaurer le socialisme – fût-il à visage humain... Notre pays a déjà une tradition bureaucratique telle que cela ne pouvait que le faire basculer davantage dans la farce courtelinesque, suivie certainement d'un rapide thermidor tout aussi ubuesque, car, si – ainsi que prétendait Staline – le communisme allait aux Allemands comme un tromblon au bourricot, le socialisme conviendrait aux Français comme la truette au coq... Moi, je crois qu'il faut plutôt porter au crédit de Mitterrand la neutralisation de tous ces zozos gauchistes !

— T'as raison, opina Luc, car rien n'est plus nocif qu'les démagos du grand soir, qui est forcément suivi d'un p'tit matin à la gueule de bois... C'qui empêche pas Tonton d'être un fieffé menteur pour avoir fait croire aux lampistes à plus d'justice sociale, alors qu'il laissait faire les chevaliers d'industrie à la Tapie, dont les foirantes ont été payées ensuite par tout l'monde, populo y compris.

— Mitterrand, ainsi que la plupart des politiciens, travaillait d'abord pour lui avant de travailler pour ses compatriotes. Tout comme De Gaulle, qu'il a tant décrié, il a fait de son parti une coterie de béni-oui-oui au service de son ambition personnelle.

— C'est justement le mérite de Debray de s'être finalement soustrait à l'obédience mitterrandienne ! rétorqua Nivea... Encore quelques bons morceaux à la Chateaubriand dans son bouquin ; par exemple le parallèle entre les relations qu'entretient l'Hexagone avec ses ex-colonies africaines et celles qu'ont les USA avec les pays de européens... Je vous lis, à la page 469 : « La France voulait donc servir d'intermédiaire entre l'Amérique tout en haut et l'Afrique noire tout en bas, où les présidents locaux reçoivent le nôtre – qui s'en fait cinq en trois jours –, exactement comme un président américain en tournée en Europe — avec la même anxieuse excitation, le même désir que tout soit impeccable... »

— La remarque est effectivement pertinente et elle reste valable en Chiraquie ! approuvai-je.

— En passant et pour revenir à nos propres soucis, continua-t-elle, je voudrais signaler qu'il se plaint de ce que les bouquins par lesquels il avait voulu alerter les Français sur les problèmes géopolitiques lourds de conséquences, ne se soient vendus qu'à un millier d'exemplaires... alors que nous, nous n'avons même pas trouvé un seul éditeur sérieux !

— L'absence d'agents littéraires est une autre de ces exceptions françaises qui, *in fine*, portent tort, non seulement à l'activité éditoriale, mais à la culture francophone dans son ensemble, dénonçai-je. En effet, comment n'y aurait-il pas – parmi ces milliers de manuscrits refusés annuellement, souvent parce que mal aiguillés – des ouvrages dignes d'intérêt ? Quelques professionnels sans œillères remédieraient à la chose et redynamiseraient une édition parisienne plus autiste que jamais.

— Pour en finir avec Debray, je signale qu'il rend hommage à Cioran – sans le citer, hélas ! –, en qualifiant de "Précis de décomposition"⁷ le *Petit lexique militant* annexé au texte principal...

— Si notre révolutionnaire en herbe avait lu l'essai de Cioran, il n'aurait sans doute pas tant suivi ses chimères tiers-mondistes : *errare humanum est, perseverare diabolicum est*, sentençaï-je.

— En résumé, si Sartre a été un salaud d'papier ; Debray lui, a été un salaud d'opérette ! rigola Luc.

— Oui, si tu veux... Mais bon, je ne voudrais lui jeter la pierre qu'après mûre réflexion : Alain lui-même – dreyfusard, antifasciste et maître d'humanisme s'il en fût –, s'est laissé aller, paraît-il, à des dérapages verbaux transpirant l'antisémitisme.

— Pour autant qu'je sache, il est resté un pacifiste pur et dur ; c'qui m'paraît encore plus grave.

— Lui en avait le droit : il s'était porté volontaire en Quatorze ! rétorqua Nivea.

— É mouà, jé pa fé la guèr' coum' voulountèr', mouà ? rouspéta Djéha.

— Si, si, mais lui c'est à 47 ans qu'il a participé au casse-pipe, et en première ligne⁸ ! précisa-t-elle.

— Boun, boun, jé pa di ki ji vou mi coumparé à loui.

— Alors tais-toi ! le rabroua-t-elle.

— À ce sujet, notai-je, Louis-Ferdinand Destouches s'est aussi porté volontaire en Quatorze et à l'âge de 20 ans. Il en est même revenu grièvement blessé. Mais je ne pense pas que cet héroïsme puisse, pour autant, le dédouaner de ses imprécations antisémites, proférées jusqu'en un temps où il fallait être demeuré pour ne pas en connaître les conséquences tragiques.

— Oh, sur Céline, je suis entièrement d'accord avec vous ! déclara-t-elle.

Intellectuellement épuisés par cette plongée dans les relations quelque peu crapoteuses entre la littérature, la politique et la morale, nous arrê tâmes là nos règlements de compte virtuels... pour régler le compte du restaurateur, bien réel, celui-là !

Il était trois heures de l'après-midi passées lorsque nous retrouvâmes les voitures :

— On va être pris par la nuit, et la route de Briançon sera peut-être verglacée, réalisa Nivea... Et puis, demain, il va falloir s'occuper des petits enfants, qui reprennent l'école !

— T'affoles pas, la rassura Luc. C'est moi qui conduirai et j'ai l'habitude des intempéries.

— Ta grande expérience ne t'a pas empêché la glissade de l'Izoard !⁹ lui fit remarquer sa mie.

— C'était y a 24 ans ! rétorqua-t-il en haussant les épaules.

Sur cette énième prise de bec lucio-nivéesque, nous nous embrassâmes, puis les Advus montèrent dans leur camionnette :

— J'vous rappelle, les amis, qu'vous êtes les bienvenus chez nous en toute saison, hein ! nous cria Luc en lançant le démarreur.

— Je ne puis rien te promettre, répondit Aziza. Dieu et peut-être les Cosmons sont les seuls à savoir ce qu'il adviendra de notre pays. Malgré cela, je me battraï jusqu'au bout, car la guerre contre le fanatisme n'est pas encore gagnée !

— J'suis avec toi de tout cœur à défaut d'mieux ! l'assura-t-il.

— Quant à moi, je compte bien aller tâter de votre neige alpine !

7 Plagiat du titre de l'essai emblématique de E. M. Cioran, publié par la NRF Gallimard en 1949.

8 Il servait dans les transmissions, mais était autant exposé que la troupe combattante.

9 Evocation d'un accident survenu à Luc en 77 au col de l'Izoard. Rapporté dans le LPC.

Avec Aziza, je pris la direction de Marignane. La vitesse et la densité de la circulation ne nous permirent pas de causer de sujets autres qu'anodins. Nous échangeâmes quelques propos sur nos problèmes quotidiens... qui n'étaient pas du tout les mêmes, bien sûr, car, contrairement à ma pomme, elle disposait du nombreux personnel du CEIS...

En cours de route, je ressentis de plus en plus une lourdeur d'estomac et une migraine, dont je conclus qu'elle était d'origine gastrique : j'avais eu la faiblesse de manger des moules, pour la première fois depuis six ans...

À l'aéroport, nous eûmes juste le temps de prendre un pot d'adieu. Je choisis une tisane à la menthe, censée, d'après la serveuse, activer la digestion – car elle n'avait, bien entendu, aucune des décoctions que ma mère utilisait en ce cas, telles que la rue ou la gentiane jaune des montagnes ; remèdes efficaces s'il en est, mais amers au point d'horrorifier tout pékin post-moderne, habitué qu'il est, depuis le ventre de sa mère, à n'affronter aucune adversité, ne serait-ce que celle du goût !

Nous nous bisouillâmes à l'embarquement en nous promettant de nous revoir chez les Advus.

Je rentrai dare-dare, car mon mal de crâne empirait... D'ailleurs la nuit, déjà tombée, et un crachin de saison, m'ôtèrent l'envie de m'arrêter, même pour prendre de l'aspirine : j'étais enclin, depuis toujours, à penser que le mal, tant qu'il est supportable, ne peut faire de mal, justement...

Enfin au chaud dans ma simple mais accueillante mesure, la persistante migraine me décida d'éviter le dîner et prendre finalement un cachet, tout en me promettant de me procurer le plus rapidement possible les susdits remèdes naturels, que Judith devait certainement connaître. Puis je me mis au lit, renonçant même à allumer le téléviseur.

La drogue et/ou l'indigestion me tourneboulèrent les méninges une bonne partie de la nuit. Allez savoir pourquoi, cela tournait autour d'une vieille histoire de cerises, étrangement entortillée par la fantaisie des songes, et dont je vous propose ci-après le récit, rationnellement recomposé.

Les cerises de Valence (printemps 1944) :

Ah, les Grandes Alpes ! Je n'ai rien à ajouter à l'exclamation par laquelle les Advus expriment, dans le *LPC*, les sentiments que leur inspirent ces montagnes... sinon le souvenir de la façon dont elles entrèrent dans ma vie. Leur mythe m'avait déjà envoûté à l'écoute des courts récits les concernant, que mon maître d'école aimait bien dicter. Il se renforça lorsque, pour la première fois, je les aperçus *de visu*. La chose arriva lorsque ma mère (mon père étant dans le maquis, il ne fréquentait pas les trains...) me conduisit à Valence pour les vacances de Pâques de l'an 44, chez son frère aîné – qui habitait en fait la rive droite du Rhône, à quelques pas du pont unique sur ce fleuve.

Par comble de chance, depuis la chambre de mon cousin, qui, apprenti à Romans, ne rentrait que pour le dimanche, je pouvais contempler à loisir le massif du Vercors, au-dessus de la vallée, dans la direction du soleil levant, et qui me fascinait.

Cette montagne n'a pas du tout l'allure dentelée des Grandes Alpes, mais son aspect de gigantesque château fort inspira évidemment ma juvénile imagination. Malheureusement, et contrairement à ce que je rêvais, il ne fut pas question d'y aller, ni même de l'approcher, ladite forteresse naturelle étant tenue par la Résistance, et donc encerclée par les forces allemandes et assimilées (supplétifs cosaques, milices vichystes...). Bien pire, oncle et tante m'avaient fermement interdit de quitter la rue, et encore plus de traverser le pont ! À vrai dire, cette dernière interdiction était justifiée car celui-ci était gardé par des Boches en armes. Lesquels m'impressionnaient d'autant plus que je savais mon père Résistant, même si ni lui ni ma mère ne m'eussent jamais parlé de la chose : de grands vauriens de l'école communale s'en étant bien sûr chargés.

Aux Granges (c'était le nom du bourg), je me sentis donc vite comme prisonnier, par rapport à mes Cévennes natales, où il m'arrivait couramment de quitter le village avec les copains, pour cueillir des mûres, ramasser des champignons ou des châtaignes, sinon marauder des cerises chez les voisins – toujours meilleures que celles des parents !

Justement, c'est autour de cerises qu'avait tourné le cauchemar. Chez l'oncle valençais, je bénéficiais d'un tricycle, équipé à l'arrière d'un petit bac. Il appartenait à mes cousins, qui, devenus grands, ne l'utilisaient plus. Ce genre de jouet était rare à l'époque et attirait donc tous les *merdeux* du voisinage... Un jour que je me faisais véhiculer assis dans le dit bac par l'un d'eux, plus costaud que moi, survint une jeune dame à vélo, qui nous interpella :

— Vous voulez pas gagner quelques pièces, les enfants ? Je n'ai pas le temps d'aller acheter des cerises au marché, qui se trouve juste à la sortie du pont. Voici le panier.

Mon "chauffeur" et deux autres garnements qui nous suivaient, acceptèrent avec enthousiasme.

— Y a les Boches ! objectai-je timidement.

— Ils ne sont pas là pour vous ! nous rassura-t-elle en riant.

— Ben oui ! renchérèrent les autres. C'est pas nous qu'ils fouillent !

— Ne voulant pas me "dégonfler", j'acceptai le panier vide dans la caisse du tricycle.

— La marchande à côté du premier platane, en échange de ce petit papier (que la dame me tendit), va vous donner un panier plein... Mais, si vous voulez la pièce, il faut revenir de suite, hein ! Je vous retrouve ici dans un quart d'heure, promis ?

— Promis ! crièrent les "copains".

Bien qu'entouré par cette garde du corps, je n'en menais pas large en abordant le pont sous l'œil des sentinelles, bottées, casquées et armées... Que n'avais-je, en effet, vaguement saisi des rumeurs épouvantables sur la cruauté des Boches, Cosaques et autres fascistes !

Les sentinelles ne jetèrent qu'un œil distrait dans le panier vide, ce qui donna à mes accompagnateurs le courage de fredonner en sourdine, une fois au milieu du pont, la Marseillaise...

Côté ville, un Schleu, l'air tout bonhomme, répondit même à leur bonjour.

Arrivés sur l'esplanade du marché, c'est la vendeuse elle-même qui nous aborda :

— Ah, j'vois, c'est Mme Jeannie ! (Je n'ai jamais oublié ce nom !) s'écria-t-elle.

Puis elle disparut avec panier et billet derrière l'énorme platane... pour revenir aussitôt avec un autre panier identique rempli à ras bord – dans lequel elle piocha pour nous quatre petites poignées. Puis, pendant que nous croquions avec avidité les délicieux bigarreaux jaunes et roses, elle ficela solidement le dit panier au bac du vélo.

Nous voilà repassant devant le nez des Fridolins. Le même bonhomme revint et nous en piqua deux ou trois de ces bigarreaux, avec un jovial « tanké cheûn' ! ».

Une fois éloignés du poste, je demandais aux "copains" ce que ça voulait dire :

— Ça signifie "merci bien", gros bêta, et t'aurais dû répondre « bité cheun' ! » m'expliqua le plus grand elle l'y ficela solidement – et ils partirent tous les trois d'un gros rire...

Sur le pont, ces filous croquèrent d'autres cerises et s'amusèrent à lancer les noyaux le plus loin possible à l'amont du formidable courant (le fleuve était en crue), en les pressant entre le pouce et l'index replié. Puis, suivant que le noyau touchait l'eau plus ou moins loin, ils gesticulaient et criaient, qui de triomphe, qui de dépit.

Arrivés au niveau de la guérite côté Granges, deux Schpountz s'approchèrent et l'un d'eux dit quelque chose comme « Nous fouar c'qu'y a dans pagnié ! », cependant que l'autre s'apprêtait à le détacher.

— Mais c'est des c'risés ! m'écriai-je... Tenez, goûtez-y ! Et, prenant courage et cerises à deux mains, je leurs en tendis – seule façon, pensai-je, de sauver le chargement de la confiscation.

Après avoir échangé quelques mots entre eux, les Fritz acceptèrent mon présent avec le sourire et s'éloignèrent avec un salut d'opérette.

La dame au vélo devait nous épier car elle déboula aussitôt que nous fûmes revenus au point de départ (qui était hors de vue des sentinelles) :

— Qui c'est qui vous a attaché le panier ? demanda-t-elle en dénouant prestement la ficelle.

— La marchande ! répondîmes-nous, en cœur.

Sans faire remarquer le creux des prélèvements précédents, elle nous remit à chacun une grosse poignée, gratifia ma pomme, en tant que propriétaire du tricycle, de quatre pièces d'un franc, puis,

ayant solidement arrimé le dit panier sur son porte-bagage, elle repartit dare-dare.

Bon prince, je donnai une pièce à chacun des trois copains de fortune, ayant bien conscience que c'était la façon la plus efficace pour m'en faire de bons amis.

Je me gardai bien de raconter l'aventure à oncle et tante, et à ma mère encore moins.

Cependant, aux vacances de l'année suivante, c'est-à-dire en 45, les premiers me félicitèrent comme un héros, car ils avaient fini par apprendre toute l'affaire : au fond du panier se trouvait un pistolet pour le maquis ! Je m'imaginai alors une foule de Boches et autres Collabos descendus grâce à ce pistolet, ne serait-ce que pour venger mon père, qui avait été tué quelque temps après cette aventure...

Maintenant, je suis obligé de vous raconter une autre histoire, ressemblant étrangement à celle de Valence, mais qui s'est déroulée en Kabylie celle-là – et dont les Advus ne parlent pas dans le *LPC*¹⁰.

Les cerises de Bellefontaine (printemps 1960) :

Un jour de mai de cette année-là, ma 2CV étant en panne, Luc avait dû venir me chercher à *La Mitidja* avec la Peugeot de service. À cause d'un barrage policier impromptu sur la N 5, juste avant le carrefour avec la D 170, il avait perdu un bon quart d'heure. Au retour, nous empruntâmes donc la N 24, puis coupâmes par Bellefontaine (maintenant Tidjelabine).

Peu après avoir quitté cette nationale, deux gosses d'une dizaine d'années, portant chacun un lourd (pour eux) couffin de cerises, faisaient du stop. Nous les prîmes. Quelques centaines de mètres plus loin, au niveau du pont sur le chemin de fer, la route était barrée par des gardes territoriaux. L'un d'eux, inspectant minutieusement l'intérieur de la bagnole, me lance, avec l'accent pied-noir du crû :

— Méfiez-vous mon lieutenant, ça commencè jeunè, cettè engeancè-là, hé !

— N'ayez crainte, ça fait presqu'un an que je garde la ferme Boère à Corso d'en Haut !

— Ah, c'est vous ! s'exclama-t-il en radoucissant ses traits.

Il s'apprêtait à tchatcher mais Luc repartit sur les chapeaux de roues avec un :

— Désolé, j'tiens pas à m'faire engueuler par *pépère* (sobriquer du colon) pour notre r'tard !

Ce qui ne m'empêcha pas de le faire stopper au bistrot bien connu de Bellefontaine :

— Le colon se fera une raison, moi j'ai trop soif ! On se tape un demi vite fait, d'accord ? et d'un clin d'œil je l'avertis que j'avais quelque chose en tête.

— *Ya ouled*, interpellai-je ensuite les gamins, il y aura aussi une *gazouse* pour vous, si vous nous faites goûter vos cerises ! Luc, ferme bien la *Bijou*, hein ! ajoutai-je, en mettant pied à terre.

Nous nous accoudâmes tous les deux au comptoir, pendant que les moutards restaient timidement debout, derrière nous.

— Tu pars pour les chiottes et tu vas voir discrètement ce qu'il y a au fond des paniers, d'accord ? susurrai-je à Luc, pendant que le patron allait remplir les verres.

Il vida donc son demi à tire-larigot, puis, partant vers la porte de la cour, annonça, à voix forte :

— On a beau être pressés, faut quand même qu'j'aille pisser un coup !

J'encourageai alors les deux mômes à venir au comptoir boire leur *gazouse*, puis les interrogeai distraitement sur leur village d'origine et leur destination, en faisant durer jusqu'au retour de Luc.

— J'ai déjà payé, on s'en va !

— T'as récupéré la note, j'espère ! On a droit d'se faire rembourser, pas ? plaisanta-t-il.

À leur demande, on convoya les *yaouleds* à la gare de la bourgade, où ils nous remercièrent par un fond de casque de leurs cerises rouges sang, craquantes et sucrées à souhait... Puis, ayant repris la direction de Ménerville (maintenant Thenia), où se trouvait la caserne, Luc m'informa :

— Y avait deux grenades entourées d papier journal au fond d'chaque couffin.

— Comment t'as fait pour vider et remettre les cerises au même niveau, et si vite ?

— Élémentaire, mon cher Watson ! C'est pas les cailloux qui manquent dans l'coin...

— Je n'aimerais pas être à la place des gamins : ils vont passer un sale quart d'heure !

10 S'ils devaient raconter toutes les petites aventures que j'avais vécues avec Luc pendant ces 18 mois de biffe !

— La guerre, c'est la guerre, pas ?

— Ouais, quelle connerie, la guerre ! et lui racontai l'histoire des cerises valenciennes.